

Cap-aux-Diamants

Vive la Bretagne!

Mario Béland

Les Irlandais au Québec
Numéro 88, hiver 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/6972ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN 0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Béland, M. (2007). Vive la Bretagne!. *Cap-aux-Diamants*, (88), 48–48.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Vive la Bretagne!

Ce dessin au fusain provient du fonds Henri-Beau acquis de la succession de l'artiste, au milieu des années 1970, par un galeriste montréalais. Bien qu'il ne soit ni signé, ni daté, il ne fait aucun doute qu'il s'agit bel et bien d'un dessin d'Henri Beau lui-même, esquissé par le peintre lors d'un séjour en Bretagne, à l'été 1897.

Après avoir été l'élève de Joseph Chabert (1832-1894) à Montréal, Henri Beau, à l'instar de maints de ses confrères montréalais, fit un premier séjour d'études à Paris entre 1888 et 1892, d'abord chez William Bouguereau (1825-1905), puis chez Jean-Léon Gérôme (1824-1904), tout comme Rapin (voir *Cap-aux-Diamants*, été 2006, p. 48). À la suite de la fameuse commande de l'abbé Alfred-Léon Sentenne, p.s.s., curé de Notre-Dame, pour la nouvelle chapelle Notre-Dame du Sacré-Cœur (voir encore *Cap-aux-Diamants*, hiver 2005, p. 46), l'artiste retourna étudier dans la Ville lumière, entre 1892 et 1898, toujours auprès de Gérôme. Nous connaissons quelques œuvres réalisées par le peintre lors de ce second séjour. Signalons, outre quelques copies brossées au Louvre, *Le Bain et Éliézer et Rebecca* (1893), *Dr de Martigny et Les Noces de Cana* (1894, église Notre-Dame de Montréal, détruite), *Le Baptême du Christ* (église Saint-Jean-Baptiste de Montréal, détruite), une vue d'un village (1895) et une autre de *Notre-Dame de Paris* (1897, coll. privée).

D'après un témoignage tardif de l'épouse de l'artiste à Paul Rainville, conservateur du Musée de la Province de Québec (l'actuel MNBAQ), Henri Beau « suivit le conseil que le grand Puvis de Chavannes donnait à tous les jeunes peintres à qui il reconnaissait des dons, de se retirer à la campagne et de peindre la nature telle qu'il la voyait ». En 1897, année de notre dessin, Beau expose, en plus du tableau *La Liseuse* à l'Art Association of Montreal, pas moins de dix œuvres au Salon des indépendants de Paris dont bon nombre de paysages de la région de l'Île-de-France. De plus, à l'été de cette année-là, comme le rapporte le *Paris-Canada* du 15 juin, le peintre « est à Labri de la Tempête, au Béguen, par Lannion, Côtes du Nord. Nous ne doutons



Henri Beau (Montréal, 1863 – Paris, 1949), *Jeune Bretonne au bord de la mer*, 1897; fusain mis au carreau et rehaussé de craie blanche sur papier gris-bleu, 30,8 x 23,8 cm. Don de Laurier Lacroix pour souligner la contribution de Pierre L'Allier au développement de la recherche en histoire de l'art au Service de la conservation du Musée national des beaux-arts du Québec (1985-2005). 2005.2526 (Photo MNBAQ, Patrick Altman)

pas que notre excellent ami et compatriote nous reviendra avec d'intéressantes études de ce si pittoresque pays ». Aussi, il n'est pas étonnant que l'artiste ait choisi la Bretagne alors grandement mise en valeur par des colonies de peintres tant locaux qu'étrangers, y compris par des Canadiens. Comme l'a bien noté Laurier Lacroix dans sa monographie sur Suzor-Coté (2002), la Bretagne, à la fin du XIX^e siècle, connaît un regain de faveur pour son identité propre et constitue sans doute la région de France qui séduit le plus les artistes canadiens-français qui sont attirés, non seulement par ces lieux et ces ports chargés d'histoire reliés à la Nouvelle-France, mais aussi par la diversité du climat et la beauté des sites côtiers. Ainsi, en 1890, Joseph-Charles Franchère expose à Paris des sujets bretons tandis que James W. Morrice passe l'été à Saint-Malo avant d'effectuer, jusque vers 1910, de fréquents séjours soit en Normandie, soit en Bretagne. Dans les années 1890, Jobson Paradis, puis Maurice Cullen, dessinent ou peignent des falaises découpées de la côte ou des lavandières typiques du pays. À son tour, Suzor-Coté, au début des années 1900, fréquentera avec assiduité

la région, surtout la côte nord. En 1907, Charles Huot et Clarence Gagnon représenteront les rues ou les édifices de Saint-Malo sans compter, plus tard, divers types de Bretonnes.

En Bretagne, Beau va peindre librement des paysages de facture impressionniste comme en témoignent les trois paysages à l'huile datés de 1897 du Musée des beaux-arts d'Agen. L'un des paysages peints près de Lannion représente une petite baie avec quelques maisons isolées et un voilier semblable à celui de notre dessin. Ces paysages bretons affirment déjà une habileté et un sens poétique. Ils annoncent aussi la série des ports de France amorcée par Beau vers 1920 alors qu'il est à l'emploi des Archives publiques du Canada, série qui comptera d'ailleurs plusieurs vues de Saint-Malo.

Notre esquisse représente une Bretonne, assise sur une grosse roche, portant la coiffe typique de la côte de Granit Rose. Loin de se rattacher à un type d'imagerie paysanne si populaire à l'époque, comme l'a fait un Camille Pissarro, par exemple, ou encore de dresser un relevé documentaire d'un paysage côtier, cette scène paisible d'une jeune femme solitaire et songeuse s'inscrirait plutôt dans un courant symboliste à la Puvis de Chavannes ou à la Maurice Denis. En témoignent en effet les caractéristiques esthétiques de la composition : vue en plongée, ligne d'horizon élevée, rapprochement sans transition entre la figure du premier plan, très achevée, et l'arrière-plan, très esquissé. Notons enfin que l'étude, comme d'autres dessins du fonds Henri-Beau, a été mise au carreau par l'artiste vraisemblablement en vue d'un tableau qui n'a pas encore été retracé ou qui n'a jamais été réalisé.

Principal dépositaire de l'œuvre de l'artiste, avec les Archives nationales du Canada, le Musée national des beaux-arts du Québec possède 25 pièces d'Henri Beau, mais aucune datée d'avant 1900 et, par conséquent, aucune témoignant de ses deux séjours d'étude en France. Aussi, le don de la *Jeune Bretonne au bord de la mer* ajoute-t-il un élément inédit dans la collection nationale nous permettant de mieux connaître la formation et les influences de l'artiste lors de ce séjour et, plus particulièrement, lors de son voyage en Bretagne. ◀

Mario Béland
Conservateur de l'art ancien
de 1850 à 1900